

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1940

N°

315

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

René BOURDON

Né le 29 Février 1916, à Valparaiso (Chili)

(Registre des Actes de l'Etat-Civil du Consulat de France)

QUELQUES PRÉJUGÉS
EN OBSTÉTRIQUE

Président de Thèse : M. JEANNIN, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1940

ANNÉE 1940

N°

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR
René BOURDON

Né le 29 Février 1916, à Valparaiso (Chili)
(Registre des Actes de l'Etat-Civil du Consulat de France)

QUELQUES PRÉJUGÉS
EN OBSTÉTRIQUE

Président de Thèse : M. JEANNIN, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1940

IV. — AGREGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ALAJOUANINE.	} Clinique médica	BASSET.	} Clinique chirurgicale
AUBERTIN.		BROCC.	
BRULÉ.		CADENAT.	
CHABROL.		GATELLIER.	
DONZELOT.		MOURE.	
DUVOIR.		QUENU.	
LIAN.		VELTER.	
PASTEUR-VALLERY- RADOT.			
SEZARY.			
MM.	} Clinique obstétricale.		
ECALLE			
METZGER			

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Education physique.....	CHAILLEY-BERT, agrég.
Radiologie clinique.....	LEDoux-LEBARD.
Stomatologie	RUPPE.
Puériculture	WEIL-HALLÉ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MERE

A MON PERE

*En témoignage d'affection
profonde.*

A MON FRERE

Aux armées.

A TOUS LES MIENS

A TOUS MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR JEANNIN

Professeur de Clinique Obstétricale à la Faculté de Paris

Médecin Accoucheur des Hôpitaux de Paris

Membre de l'Académie de Médecine

Chevalier de la Légion d'Honneur

*Qui nous a fait le très grand
honneur d'accepter la présidence
de cette thèse.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR DEVRAIGNE

Chargé de Cours Clinique à la Faculté de Médecine
Accoucheur en chef de l'Hôpital Beaujon
Commandeur de la Légion d'Honneur

*Qu'il veuille trouver ici l'ex-
pression de notre vive recon-
naissance pour ses précieux
conseils.*

n'ont plus cours dans les livres, peuvent encore sévir dans les esprits.

Phénomène curieux, lorsqu'on se penche sur l'évolution de la pensée médicale.

Aux géniales prédictions des précurseurs, on n'a, parfois, accordé ni compréhension, ni audience, quand on ne leur a pas livré combat ; aux affirmations gratuites de quelque « liseur d'astre », les chroniques ouvraient leurs pages, les âmes faisaient écho.

C'est qu'à côté de la science des chaires règne la science du peuple, droit oral aussi vivace que le droit écrit, à qui un vocable « le folklore » est venu donner un état-civil il y a moins de cent ans, alors que la chose a dû voir le jour à l'aube des temps.

Cet « héritage des oreilles », périphrase qui, à Madagascar, dit-on, traduit cette somme des données du folklore est, par essence, impalpable, inconsistant, puisqu'il n'est qu'articulé, prononcé, transmis de bouche en bouche, rarement couché sur les tablettes ou les éphémérides. Dans ce don des temps perdus, les croyances propres à l'obstétrique, ont été, semble-t-il, bien dotées.

Les phénomènes de la gestation, dans le jeu normal de la physiologie, sans incidence de facteurs pathologiques, ont été le sujet de préoccupations continues et toujours renouvelées.

Désir de procréer. Espoirs de fécondité. Angoisses de maternité. Inquiétude de la gestation. Transes de la parturition.

A ces états d'âme, à ces « moments obstétricaux »

se superposent des lois exprimées sous forme de maximes, de dictons qui en règlent les phases et le destin. Elles passent pour pathognomoniques de la mentalité populaire, mais toutes les classes sociales les adoptent sans ambages.

Devant les interrogations du livre de la nature, l'âme ne peut rester insatisfaite. En face du silence de la raison, des insuffisances de la connaissance et de l'observation, l'instinct, l'imagination (« la folle du logis » des Romantiques) sont accourus pour une explication parfois plausible, toujours sans fondement : une « complaisance pour l'esprit ». De celles qui faisaient dire : « Le flux hémorragique de la narine droite provient du foie, celui de la narine gauche de la rate. » Adage médical des anciens qui, à tout prendre, aurait pu ne pas être toujours infirmé par les faits !... mais qui tient du colosse aux pieds d'argile...

Faisant appel à un mécanisme d'induction intuitive, il ne sollicite pas l'esprit par des raisons de claire logique, mais sans arguments valables, l'appelle, l'émeut, le retient par ses dehors de truisme séduisant amusant, instructif. L'âme donne son adhésion, son consentement, sa collaboration pour une innombrable diffusion, une vaste rumeur.

« *Verba* » *manent*...

Cette foi aveugle en des forces extrinsèques et impénétrables, ces croyances mystiques ont suscité des aphorismes boîteux sous leurs airs de rigueur, locu-

tions lapidaires qui sonnent creux, dogmes nés de préjugés hâtifs mais tenaces que ces pages se proposent de retenir et d'analyser pour un certain nombre d'entre eux.

Si ces préjugés, transmis à travers les âges et qui ne sont pas tous caducs, sont entachés d'erreur, ils ont souvent le mérite de l'humour ou de l'esprit, et font naître le sourire avant l'objection.

Pour aimables qu'ils soient, ils ne sont pas tous dignes de trouver grâce ou de survivre.

En voici un bref et modeste aperçu qui fera envisager successivement : le « climat » de la grossesse, le rôle des matrones, la longévité des préjugés.

LE CLIMAT DE LA GROSSESSE

« Il y a dans le cœur humain
un fonds inépuisable de crédulité et de superstition. »

GRIMM.

L'étude du préjugé en obstétrique, de sa genèse, de sa persistance ne va pas sans celle du « climat de la grossesse ».

La grossesse n'inscrit pas seulement son masque sur le visage, elle le pose aussi sur le comportement, la façon de penser, de sentir, de réagir.

On l'a dit : la grossesse est la pierre de touche des psychoses et des névropathies. Loin d'être une cure à la vésanie, l'état puerpéral est susceptible d'aggraver les désordres mentaux préexistants, voire d'en créer chez les sujets « fragilisés ».

Cette proposition de notoriété parfaitement établie, vient s'inscrire en faux contre le vieux préjugé, pas encore détrôné peut-être, et qu'il faut souligner au passage, tendant à faire considérer l'état puerpéral comme la panacée de toutes les « névroses » plus ou moins avérées.

Sans vouloir faire de la grossesse un test trop rigoureux de salubrité mentale, on peut, en dehors de cas pathologiques, essayer de préciser dans quelle mesure elle marque son empreinte sur le caractère.

Il semble que la gestation réponde à une période de « crise psychique ».

Que cet état physiologique nouveau soit envisagé sous des auspices favorables ou défavorables, qu'il soit accepté avec joie, surprise, indifférence ou déception, il est capable de faire naître des modifications de l'humeur et du tempérament.

Celles-ci, peut-on penser, trouvent leurs bases dans cette prise de contact avec le réel que constitue cet état nouveau après la période d'affectivité (aiguë ou non) qui l'a précédé.

Par les modifications morphologiques qu'il va entraîner, il peut amener à cette conviction qu'il est inesthétique et que, en conséquence, il prive la femme de ce rôle de charme et de beauté qu'elle croit de son devoir de jouer dans la société, et doit la frustrer de sa part d'hommages.

Avant tout, la gestante se trouve sollicitée par les nobles aspirations, les mobiles élevés de la procréation et de l'instinct maternel.

C'est lorsqu'elle est mère, a-t-on dit, que la femme est égale à son destin.

A ces causes que l'on vient d'invoquer, se mêle, peut-être, une certaine inadaptation aux phénomènes anatomiques de la grossesse dont la gestante ne peut s'accommoder dans son esprit, puisqu'ils évoluent et progressent quotidiennement.

Il faut y ajouter cette notion qu'elle assiste impuissante à cette magnifique élaboration dont elle est à la fois l'atelier et le manœuvre sans jamais être l'ingénieur... et que dans ce travail admirable et mystérieux, il n'y a pas place pour son bon vouloir, son goût, ou sa préférence.

Enfin, la claire vision qu'elle a qu'à une heure qu'on ne peut fixer qu'approximativement et après des tourments ignorés, on lui présentera ce « petit d'homme », comme dit Kipling, avec son équipement physique et intellectuel pour la vie, et qui ne sera à son image que dans la mesure où les lois de l'hérédité, étudiées par le moine Mendel, l'auront permis ; tout cela peut contribuer à créer chez la femme ce complexe psychique particulier.

Inclination à la méditation, tendance à la mélancolie ou à la solitude, avec des bouffées d'instabilité, d'inquiétude, de manie, voire d'irritabilité, des crises de susceptibilité, un penchant pour l'introspection, la contemplation intérieure, l'observation intime, l'inactivité et la spéculation ; ces aspirations participent pour des doses indéterminées à la constitution du « fonds mental de la gestante » ; dans la mesure où il est possible de donner une forme à ces « dominantes psychiques » qu'il est malaisé de saisir en raison de leur mobilité, de leur complexité, de leur mélange en proportions variables.

Nuances qu'un virtuose de la « psychologie infinitésimale », comme Stendhal ou Marcel Proust, aurait pu s'attacher à poursuivre, à supposer que l'on puisse

consacrer à l'étude du cœur des autres, la même application que pour le sien.

Y a-t-il entre les deux tenants de cette « symbiose de gravité » un réseau de colloques clandestins, des conduites pour l'acheminement des premières molécules de « l'atavisme de l'âme » ?

Pour les modernes, à la lueur encore incertaine des théories freudiennes et des données de la psychanalyse, le produit de conception, lui-même, n'assisterait pas impassible à ce premier stade utérin de sa vie...

Le docteur Pierre Vachet, dans une étude qu'il a consacrée à « l'Inquiétude sexuelle » ne va-t-il pas jusqu'à poser la question de l'existence d'une « mémoire inconsciente de la vie intra-utérine » ?...

Les Freudiens en donnent pour argument que lorsqu'on assiste à sa propre noyade au cours d'un rêve (on sait la place prépondérante que l'étude du rêve, de son contenu, de ses symboles tient dans la psychanalyse) c'est là une réminiscence du temps où le fœtus se livrait à de paisibles ébats nautiques dans le liquide amniotique de l'utérus maternel ?...

On a, paraît-il, jeté les bases d'une Pathologie de l'Embryon et du Fœtus. Voilà qui ouvre les voies à une « Psychiatrie du Fœtus » normal et pathologique ?...

Comme des « sublimations » de la « libido » des appels pressants et déguisés du subconscient, faut-il invoquer ces tendances à propos des vieux préjugés circulant sur les troubles du caractère, les dépravations du goût, les perversions de l'appétit, les tics et

les « envies » de la gestation ; et prêter croyance à cet harmonieux déterminisme, résonance des impressions, émotions, perceptions, qui s'établirait entre l'organisme maternel et fœtal avec leurs rouages mystérieux, leurs articulations secrètes ?

Hippocrate y était enclin :

« Si les femmes grosses désirent manger de la terre ou du charbon, et qu'elles en mangent réellement, leurs enfants apportent en naissant, sur la tête, les marques de ces substances. »

Et Buffon, qui n'était ni médecin ni féministe, semble-t-il, s'élevait contre cette assertion en termes désabusés :

« Il ne faut pas compter qu'on puisse jamais persuader aux femmes que les marques de leurs enfants n'ont aucun rapport avec les envies qu'elles n'ont pu satisfaire. »

Affirmation que l'épreuve du temps n'est pas venu contredire ; non plus que les préjugés relatifs à la kleptomanie, que les édiles de Toulon, au moyen-âge, s'étaient cru obligés d'entériner par un arrêté spécial.

« Toute femme peut, à cause de son état, cueillir du fruit plein ses mains dans la propriété d'autrui. »

Ce qui a dû créer, il faut en convenir, une grâce d'état aux « kleptomanes » toulonnaises de cette moyenâgeuse époque.

Il est couramment admis que les gestantes sont « sensibilisées » d'une façon toute singulière aux émotions vives, aux frayeurs. Pour des endocrinologues comme le docteur Léopold Lévi, la grossesse

peut aller de pair avec un trouble du fonctionnement de la thyroïde ; pour lui : glande « féminilogène », glande de l'acuité cérébrale, des tendances artistiques en même temps que de la nervosité et de l'angoisse, il faut y insister... Maranôn a étudié expérimentalement l'influence de l'adrénaline sur le phénomène de l'émotion que d'autres, sans doute, rapprochent d'une dystonie neuro-végétative... ou de l'auto-intoxication gravidique elle-même ?...

Que le mécanisme en soit humoral, endocrine, ou nerveux, ces impressions fortes ont la réputation d'être passibles de conséquences fâcheuses.

Dans ses écrits, « Ambroise Paré » rapporte qu'une princesse avait été accusée d'adultère pour avoir mis au monde un enfant noir ; Hippocrate la fit absoudre en attribuant ce phénomène à l'imagination de la mère, au pied du lit de laquelle se trouvait le portrait d'un nègre semblable à l'enfant... Conviction médicale, ou généreux alibi pour un envoûtement peu banal ?

Faut-il, à ce sujet, évoquer une référence historique qui défraya la chronique scandaleuse, en face du préjugé si souvent allégué qu'une excitation, une contrariété vive peut être la cause d'une complication dans le cours de la grossesse dont la gravité peut aller jusqu'à l'interruption de celle-ci ?

Elle concerne la duchesse de Berry « princesse romanesque et hardie » dit l'histoire, qui, en 1833, enfanta dans des circonstances qui confinent au mélodrame et qui s'écriait, lorsqu'on lui proposait Dubois,

accoucheur de Marie-Louise, comme médecin consultant :

« Je serais capable de faire une fausse-couche si je le voyais là où vous êtes. »

Ce qui laisse à penser qu'elle nourrissait contre ce praticien une antipathie toute spéciale...

Cette prétendante au trône de Louis-Philippe avait mené, bien que gravide, une folle équipée, vivant en cachette à Nantes, traquée, échappant de justesse à l'asphyxie et à la carbonisation, internée à Blaye, où il ne fallut pas moins de sept médecins parmi lesquels Barthez, Orfila, Menière et Dubois, pour se prononcer sur une « proéminence » qui avait exercé la perspicacité du général Bugeaud. Celui-ci, dans ses fonctions de geôlier, devait se couvrir d'un ridicule qui lui valut un duel et la mort de son adversaire, mais non une réhabilitation qu'il trouva, sans doute, dans son éclatante participation à la consolidation de notre Empire.

Lointaine répercussion d'un cas obstétrical qui passionna la France de Louis-Philippe.

Cette princesse italienne au « regard incertain », gracieux euphémisme qui nous donne à penser qu'elle était bigle, surnommée « Henri IV en jupon », après l'aveu spontané de son état, devait accoucher quinze jours avant terme d'une enfant « le plus petit de tous les enfants qu'a eus la princesse », Dubois étant présent.

Grossesse mouvementée s'il en fût et néanmoins menée à bien puisque le fruit de ces coupables et se-

crètes amours fut une fille ; un enfant « qui était petit et très bien conformé ».

L'histoire a sauvegardé l'anonymat du procréateur à une époque où les humeurs n'avaient pas, livré l'énigme de la paternité aux enquêtes de la sérologie.

Combien ces préjugés, s'ils étaient fondés, seraient lourds de menace en des temps troublés par le fracas d'hostilités.

Et combien il est regrettable de constater que dans cette phase utérine de l'existence que les croyances veulent si réceptive et si apte à conserver des empreintes, on ne relève pas, en tous lieux, à côté des stigmates structuraux, ainsi concédés, la persistance du goût de la culture pour la sauvegarde des valeurs vraiment humaines.

LE ROLE DES MATRONES

« C'est ainsi que de très bonne heure se créa l'état des assistantes, des sages-femmes, qui, bientôt, s'arrogèrent le droit exclusif de donner des soins et des secours aux femmes en travail. »

DE SIEBOLD.

Un autre trait et, ici, le plus important de cette physionomie de l'esprit, ce pli de l'âme de la gestante auquel il a été fait allusion est, de sa part, la prédisposition à la confiance, le potentiel de crédulité, l'adhésion spontanée à toute superstition relative à sa situation.

C'est un état d'âme assez évocateur, peut-être, de celui de l'enfant, avec ses curiosités aiguës, sa soif de la causalité, son goût profond du mythe.

Pour elle, comme pour lui, tout est croyable, défendable, digne de foi à l'instant que cela peut être interprété comme un début de preuve, un commencement d'explication.

Sans y chercher une figure cachée ou une allégorie, cette conformation rend compte, semble-t-il, du rôle qu'ont pu jouer, à l'origine, les confidentes, les femmes d'expérience, sinon d'art, « les matrones », dans les consultations pré-natales à une époque où elles ont rempli ce service par intérim avant l'ultérieure pénétration médicale. Fonctions assez analogues à celles que devaient exercer les duègnes auprès des ingénues dans le théâtre du Grand Siècle, à cela près qu'elles devaient se succéder dans le temps, pré-conceptionnelles pour les unes, post-conceptionnelles pour les autres.

Nul doute que c'est elles qui devaient être les gardiennes de la recette qui suit, rapportée par le médecin de Cos, et qu'elles devaient, à la fois, la préparer, la faire administrer et en apprécier les signes subséquents à l'instar de la Sybille de Cumès dans son ancre Virgilien.

« Donnez-lui avant qu'elle s'endorme du vin miélé ou bien de l'anis en poudre broyé dans du miel et mêlé d'eau, si après, elle ressent des tranchées au nombril, sachez qu'elle est enceinte, au défaut de quoi il n'y a rien. »

Une « pesée de symptôme » bien délicate et combien lourde de conséquences, ce diagnostic biologique en herbe...

Ces mêmes matrones qui, à Rome, dit-on, tenaient à la disposition des « uxores » un mellite à base de plantes aromatiques pour éteindre les effluves capiteuses et éthyliques de leur haleine qui aurait pu les

trahir auprès de leur époux ; ces matrones, qui devaient détenir le brevet de ces « philtres d'amour », à base d'hippomane et qui devaient délivrer des « philtres de grossesse », lorsque les premiers avaient été opérants, ont régné longtemps sur l'intimité du gynécée et les secrets de l'enfantement.

Leur savoir était mince, semble-t-il, leurs attributions domestiques, leur prestige moral, leur pouvoir occulte : inestimables.

La cure de la stérilité par les ingestions d'organes glandulaires, premier germe d'une opothérapie substitutive, ou par les décoctions de plantes : lointain prélude à la phytothérapie.

Les positions favorables pour accoucher (longtemps étrangères à celles actuellement adoptées) et qui seront : généralement à genoux avec un point d'appui. Position dans laquelle est représentée Létô accouchant d'Apollon en tenant un palmier entre les bras : un des documents « princeps » de l'iconographie obstétricale.

Les tractions sur l'enfant pour aider l'expulsion, les manipulations sur le cordon pour aider la délivrance qui est toujours facilitée, pense-ton, par les « sternutatoires »...

Le diagnostic du sexe, voire du nombre, avant la naissance, éternel leitmotiv, depuis l'antique diagnostic sur la mine : mine florissante, garçon occupant le côté droit de la matrice ; mauvaise mine, fille, occupant le côté gauche, jusqu'aux modernes divinations des radiesthésistes fervents du pendule...

Sentiment auquel une étude récente est venu donner un regain d'actualité, à des siècles de distance, en s'exprimant sur un mode nouveau. Elle est due à Schöner qui, en 1927, a fait une publication sur le « Rapport entre le sexe et le rôle de l'ovaire d'où est parti le corps jaune » et qui peut se résumer ainsi :

La proportion en faveur du sexe mâle est de deux pour un dans l'ovaire droit, et de deux à un en faveur du sexe féminin dans l'ovaire gauche, et, parmi les œufs fertilisés, il y en a davantage en provenance de l'ovaire droit que du gauche. Conclusions appuyées sur des recherches opératoires ou nécropsiques en relation avec la situation du « corpus luteum », mais qui ne tiennent pas compte du fait que la proportion générale des filles est supérieure à celle des garçons, ce qui s'inscrit contre la théorie décrite.

Les préceptes qui veulent qu'un garçon avait sa forme trente jours après la conception alors que la fille l'avait seulement au bout de quarante jours. Les représentantes du sexe faible apparaissant comme moins précoces, ou turbulentes, car les garçons se manifestaient par leurs mouvements intra-utérins avant celles-ci. D'où il découle, sans doute, que « l'accouchement d'un garçon est plus facile que celui d'une fille parce qu'il s'agit plus fort dans son œuf ». Il faut reconnaître que, juste retour des choses, les lochies durent plus longtemps après la naissance d'une fille que d'un garçon...

Les modalités de la « succussion » tellement favorable aux accouchements par le sommet et qu'il faut effectuer :

« De manière que le lit tombe perpendiculairement avec régularité et égalité »... « au moment de chaque douleur surtout ».

Sans oublier les secousses exercées sur les bras et les jambes pour remédier à la présentation vicieuse.

Et le culte des divinités présidant aux accouchements qui sont de tous les pays et de tous les temps.

De la Chine, que l'on dit être le berceau de la médecine, où « les parturientes portaient des bas bénis par le Grand Lama et avalaient des boulettes de papier sur lesquelles étaient écrites des paroles magiques et qui devaient, après l'accouchement, boire l'urine des nouveaux-nés »... pour éviter, sans doute, toute complication ou séquelle.

De l'Egypte, où l'on vénérât Isis, déesse-mère, le plus souvent symbolisée sous les traits d'une femme à tête de vache allaitant son fils Horus que, par sa propre énergie elle avait conçu et enfanté. Elle monta sur le trône d'Egypte avec son époux Osiris et s'attacha à civiliser l'humanité, à créer la médecine et à unir les femmes aux maris par des unions légitimes... Elle se confondait avec Ballenthis, déesse des accouchements.

De la Grèce, pépinière d'Esculapes, qui idolâtrait à côté de Junon, divinité des mariages et des naissances, Illithie et Artémise dévouées aux parturientes.

Du Japon et du Mexique où « dès le septième mois se pratiquaient de véritables malaxations très dou-

loureuses de l'abdomen (une demi-heure la séance) pour assurer une bonne présentation ».

C'est, peut-être, de ces temps de la médecine mythologique que l'obstétrique a gardé le goût des conjonctions astrales, des influences lunaires ou telluriques.

La cosmogonie, chez ses officiants de la première heure, a joué un rôle prédominant, souvent déterminant, pas complètement disparu.

La stérilité, la fécondité, la morti-natalité dépendaient plus du bon ou du mauvais vouloir de la divinité locale ou de la planète saisonnière que d'une variation de l'organisme.

Les naïves et pittoresques manifestations de ce paganisme que le christianisme n'a pas pu, toujours, décourager ont leur distribution géographique. C'est dans le Pays d'Armorique, sol des vestiges du passé, menhirs, dolmens et autres mégalithes qui appartiennent à sa définition même, que ces rites profanes ont eu, semble-t-il, et ont, peut-être encore, leurs prosélytes les plus convaincus, leurs sanctuaires les plus honorés. Cette « Péninsule spectatrice de l'Océan » comme dit Pline l'Ancien, pays des calvaires et des pardons, subit l'emprise de la mer jusque dans le sexe de ses enfants, qui s'éveillent à la vie au rythme des flots, selon la croyance qui veut que « l'enfant conçu à la marée montante sera un garçon, une fille à la marée descendante ».

Il n'est pas niable qu'il faut voir là, à côté d'un symptôme de la poésie de la race celtique, une survi-

vance de cette atmosphère de religion idolâtre qui a enveloppé l'obstétrique à une époque où les matrones ont été les auxiliaires indispensables de la gestante. en même temps qu'elles avaient l'apanage et l'exclusivité de ce sacerdoce avec tout son cérémonial et son arsenal de totems, tarots, talismans et... d'idées préconçues. Tant il est vrai que l'ignorance et la superstition vont toujours de pair.

En des temps, aussi, où l'eutocie devant être la règle, on ne recourait aux bons offices du praticien, peu habitué à accéder au chevet des parturientes, que lorsque « le char était embourbé », selon l'expression de Gottfried Welsch, accoucheur du XVI^e siècle.

Dans ces cas de dystocie, on peut imaginer que l'embryotomie ou le morcellement auquel on devait se résoudre, en dernière alternative, devait prendre des airs de sacrifice païen, et, que l'enfant en était souvent la victime expiatoire (ce qui était, il est vrai, un moindre mal puisque, aux yeux des stoïciens, l'enfant n'avait pas d'âme), la mère succombant parfois en holocauste et l'accoucheur s'exposant toujours en « bouc émissaire ».

C'est un sort, à la vérité, qui a été maintes fois dévolu à la gent médicale par la comédie et la satire, depuis le docteur Sangrado de Le Sage jusqu'au docteur Knock, en passant par le docteur Purgon et Diafoirus, père et fils, de l'immortel Molière.

Ce long divorce, entre l'obstétrique et les accouchements, ce monopole durable de générations de matrones qui ne méritent pas le nom de sages-femmes,

a fait dire à Monsieur le docteur Devraigne, accoucheur de l'hôpital Beaujon, dans l'ouvrage si précieux qu'il a consacré à « l'Obstétrique à travers les âges » :

« Alors que la médecine étudiée et professée par les hommes progressait, l'obstétricie pratiquée par les femmes n'ayant pas fait d'études spéciales, resta pendant des siècles à un niveau inférieur. »

LA LONGEVITE DES PREJUGES

« Et maintenant, il ne faut pas »
« Quitter la nature d'un pas ».

LA FONTAINE.

Si la nature ne fait pas de saut, le progrès scientifique en a fait dans la mesure, justement, où il s'est tenu dans les voies de la nature et dans l'esprit de son enseignement.

L'époque de la Renaissance, magnifique floraison des arts et des sciences a été marquée, en médecine, par le retour aux Anciens, l'éclosion de l'anatomie, la fin de la scholastique ; autant de facteurs qui ont décidé de l'essor de l'obstétricie, après ce long sommeil où elle était engourdie jusqu'à la fin du Moyen-Age.

Premiers pas de l'anatomie esquissés par Léonard de Vinci, tracés par Vesale, préparant le vrai départ de la chirurgie et partant de l'obstétrique.

Appel à Hippocrate, à son école, à son œuvre prestigieuse, retour aux précurseurs, à leurs vérités, à leurs erreurs qui, pour être passées au crible, n'en ont pas toutes reçu le coup de grâce, puisque c'est dans

ces textes que l'on retrouve les origines de préjugés longtemps perpétués avec leurs « lettres de créance ».

La notion des garçons à droite, des filles à gauche, comme il a été vu, battue en brèche par Aristote.

Le dogme de la version céphalique qui vivra pendant des siècles, contre les enseignements de Celse qui préconise la version podalique sur l'enfant mort et Soranus d'Ephèse qui, cent ans plus tard, décrit cette même manœuvre sur l'enfant vivant, ce qui n'empêche pas cette vérité valable de tomber dans l'oubli au profit de la version céphalique jusqu'au XVI^e siècle où la version podalique est tirée de ses ténèbres imméritées et remise à l'honneur par Ambroise Paré.

La vieille théorie de l'utérus bicorne et des quatre vaisseaux du cordon reprise par Galien, disciple du médecin de Cos.

Le préjugé des nœuds au cordon du dernier enfant, indice du nombre d'enfants à venir dont Rhazès, médecin du IX^e siècle, qui a écrit plus spécialement pour les sages-femmes, se fait l'écho. Croyance dans laquelle persiste un médecin arabe du XI^e siècle, Avicenne, surnommé le « Prince des Médecins » avec cet additif que : l'enfant suivant sera un garçon...

Pour la note d'humour, les idées préconçues et un tantinet malveillantes, comme on va s'en rendre compte, que nourrissait Abulcasis, chirurgien espagnol, à l'endroit du spécialiste « lorsqu'il proteste contre la grande fréquence des avortements provoqués, et conseille au médecin de prendre en pareil cas l'avis d'une sage-femme instruite et discrète ».

Insinuation qui devait être lavée par François de Piémont, médecin de Naples, mort en 1343, qui recommande aux sages-femmes dans un accouchement normal de ne rien faire. Conseil qui a toujours sa valeur ajoute Monsieur le docteur Devraigne, à qui ce trait est pris avec tant d'autres qui lui ont été empruntés dans ces pages.

C'est Jean-Michel Savonarole qui, au XIV^e siècle, entonne le refrain de la naissance plus difficile d'une fille et propose la position genu-cubitale dans les accouchements malaisés.

Enfin, deux préjugés qui ont eu une faveur singulière et qui ne sont peut-être pas tombés en désuétude complète.

Celui trouvé dans le livre Hippocratique de l'accouchement à sept mois « qu'un fœtus né dans le septième mois peut continuer à vivre plus facilement qu'un fœtus né dans le huitième mois », et repris dans le livre de l'accouchement à huit mois, par cette allégation « que les enfants nés à huit mois ne peuvent continuer à vivre », ce qui entraîne l'auteur à affirmer plus loin, de façon péremptoire, « des enfants nés à huit mois, aucun ne vit ».

Prétention contre laquelle s'est élevée Aristote qui admet la viabilité des enfants à huit mois « plus en Egypte qu'en Grèce », il est vrai ; mais, que Jacques de Forli, au XIV^e siècle, devait soutenir à l'aide d'arguments nouveaux tirés de la mythologie, à moins que ce ne soit de l'astrologie : « le huitième mois

étant le mois de Saturne, qui dévore les enfants, il est naturel que les enfants de huit mois ne vivent pas ».

Au XVI^e siècle, Alexandre Bénédictus ouvrait à nouveau le débat pour nier la mortalité fœtale des enfants nés à huit mois, mais sans pouvoir le clore, car il est à redouter que cet adage a encore ses promoteurs pour qui ces préceptes sont d'autant plus sacro-saints qu'ils sont hermétiques ou chevronnés.

De même que celui relatif à la fameuse culbute du fœtus à huit mois. « C'est parce que l'enfant fait sa culbute dans le huitième mois *qu'il commence à souffrir et à courir le risque de la vie quand il se tourne dans la matrice*, d'où le danger des circonvolutions du cordon. Or, dans toute l'antiquité, pour ne pas dire dans les temps modernes, continue Monsieur le docteur Devraigne, on a redouté par dessus tout l'accouchement par le siège, considéré comme catastrophique : si l'enfant fait sa culbute à huit mois, il vient donc la tête en bas alors que celui de sept mois est encore en siège ; pourquoi celui-ci qui a un mois de vie intra-utérine de moins que lui et naissant souvent par le siège, serait-il plus résistant ? C'était encore une notion classique il y a cinquante ans que la fameuse culbute, en vue de l'accommodation, se faisait dans le huitième mois, bien que de nombreux auteurs l'aient combattue. »

S'il est vrai qu'Hippocrate a couvert de son auguste nom beaucoup de ces locutions, à l'origine, on ne peut lui imputer à coup sûr la responsabilité de la paternité d'œuvres où nombre de ses élèves ou de ses suc-

cesseurs ont trouvé, en même temps qu'une place pour insérer leurs écrits personnels, une chance de passer à la postérité en optant délibérément pour l'incognito.

Ces textes n'en gardent pas moins le mérite de donner un reflet de la place que tenait l'obstétrique à ces âges, de son rôle, sa valeur, de sa conception.

Il faut arrêter ici ce catalogue des schismes de l'obstétrique dont la longueur pourrait faire naître le préjugé que cette science, pour avoir eu une jeunesse difficile, est une adulte peu robuste ou vaillante. Ces pages se sont proposées de signaler quelques préjugés et non d'en susciter d'aussi controuvé que celui-là.

L'incertitude des premiers pas est une servitude commune à toutes les sciences, et si l'on peut relever en anatomie, entre autres, que :

« Trop souvent, les figures données par les auteurs avaient été établies de chic, non d'après nature. Levret, par exemple, figurant l'utérus à la fin de la gestation et son axe, leur avait donné une inclinaison qui n'est pas conforme à la réalité ; de telles erreurs, transmises d'auteur en auteur, entraînaient dans la conception du mécanisme de l'accouchement des idées fausses dont certaines se sont perpétuées jusque près de nous, et ont seulement été rectifiées par l'arabeuf et Varnier » dit Monsieur le Docteur Paul Guéniot dans son « Aperçu d'ensemble sur l'histoire de l'Obstétrique ». Ou encore que le palper, mentionné en 1601 par l'Italien Mercurius Scipio com-

me moyen de diagnostiquer la présentation a été dédaigné, bien à tort, par le XVII^e et le XVIII^e siècle et réhabilité seulement au XIX^e siècle par Wigand. Il ne faut pas perdre de vue que « l'obstétrique, rameau poussé sur le grand arbre médico-chirurgical » a non seulement bénéficié de découvertes d'une science en perpétuel transformisme, comme l'auscultation obstétricale apparaissant en 1821 après le « Traité d'auscultation Médiante » en 1819, ou l'asepsie et l'antisepsie de l'ère Pastorienne appliquées à l'obstétrique ; mais, s'est ressentie, aussi, de disciplines nouvelles introduites dans la méthode de la recherche avec Bacon, Descartes, ou « L'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale ».

Il faut faire valoir, enfin, que la « Renaissance » signal d'un véritable paroxysme dans le « devenir » de la science, époque plus féconde en France que dans nulle autre nation, a fait de ce pays « le berceau de l'obstétricie ».

Premières conquêtes de la chirurgie menée par des hommes éminents comme Ambroise Paré, Guillemeau. Premiers assauts de la clinique livrés par Mauriceau, Peu, Portal, aux méfaits d'une routine néfaste.

Premières tentatives et premières réussites de la césarienne sur le vivant, succédant à la césarienne *post mortem*, mentionnée dans le Talmud et qu'on ne retrouve pas dans les écrits hippocratiques, en dépit du mythe relatif à la naissance de Dyonisos et d'Asclepios, longtemps avant la *lex regia* des Romains, attribuée à Numa Pompilius.

Apparition au chevet des parturientes de sages-femmes ayant des connaissances homologuées par des diplômes.

Etude de la « mécanique obstétricale » dont l'aboutissement sera le forceps des frères Chamberlen, révolution en obstétrique promue à une destinée éclatante et secourable, beaucoup plus que ne préjugait Hunter, lorsqu'il écrivait :

« Le forceps a fait plus de mal que de bien. »

« VOX POPULI. VOX DEI »

Tels sont ces quelques préjugés qui sont loin d'épuiser tout ce que l'obstétrique a pu voir naître, prospérer, disparaître ou persister en dépit des anathèmes lancés contre eux. Ils ont chacun leur biographie et leur destin qu'on ne rencontre pas que dans les livres, mais aussi, comme on l'a vu, dans les lois orales du folklore, écho de l'âme et du savoir des gens et des époques, et on peut penser, à juste titre, qu'entre ces deux fonds, ont dû s'élaborer de lents courants d'osmose.

Il est regrettable que dans le trésor de la tradition la part qui revient à l'obstétrique n'ait pas été vouée à l'indifférence et à l'oubli, et non à une pérennité étonnante et louable, seulement lorsqu'elle prolonge le contact d'un peuple avec ses pères et non avec leurs errements.

Parmi ces préjugés dont l'obstétrique n'a pas le privilège, et qu'on pourrait retrouver en puériculture et en pédiatrie, il en est de naïfs, de pittoresques, de prétentieux, il n'en est pas qui ne soient pas blâmales. Parce qu'ils prêtent aux phénomènes obstétricaux des influences qui ne sont ni médicales ni scien-

tifiques, et parce qu'ils présentent ces phénomènes dans leur mécanisme, leur enchaînement ou leur évolution sous des dehors de sécurité imperturbable et d'immuabilité qu'ils sont loin de revêtir d'une façon courante.

Ils créent, dans les milieux où ils sévissent, un état d'esprit que Claude Bernard définissait comme scientifique et désirable, lorsqu'il était teinté du « doute philosophique » et qui ne l'est nullement, dans la mesure où ces convictions peuvent, en présence d'un avis ou d'une détermination médicale, faire discuter, balancer ou rejeter une décision.

C'est un des multiples aspects du débat sur la connaissance et la compétence, avec ce qui peut découler de fâcheux de la libre circulation de notions anonymes, fausses et jamais redressées, parce que jamais soumises à la critique en vertu de leur investiture de dogmes intangibles.

On sait que chez les peuplades primitives, les femmes enceintes étaient considérées comme un symbole de fécondité, un synonyme de prospérité de la race, et faisaient l'objet d'un culte et de réjouissances dont l'intensité se réglait sur la densité de ces mères à venir.

Coutume perdue. Symptôme disparu à une époque travaillée par les ferments du malthusianisme moderne, les doctrines de limitation de l'enfantement et autres « préjugés contre l'obstétrique ».

Les choses de la maternité et de l'enfance n'ont pas toujours été, il faut le reconnaître, une muse très

communicative pour les arts en général, et les poètes en particulier, qui ne sont pas nombreux à se comp-ter aux côtés de l'auteur de *l'Art d'être grand-père*, se plaisant à dire :

« Je contemple, en nos temps souvent noirs et ternis »

« Ce point du jour qui sort des berceaux et des nids »

ou de l'élégiaque Marceline Desbordes-Valmore, ri-mant avec émotion :

« O ma mère ! Vos traits ont la douceur du ciel »

En un temps noir et terni, il faut souhaiter qu'une politique des berceaux, engagée à un tournant de l'histoire, trouve dans les masses un écho prolongé pour devenir une réalité tangible dans une France toujours vivante.

CONCLUSIONS

A une époque où l'obstétrique peut, à juste titre, briguer la place qui lui revient dans le domaine des arts et des sciences, il faut souhaiter la voir se détacher de ces vestiges du passé.

Si ces préjugés persistants peuvent lui conférer un certain cachet, ils causent à l'obstétrique un préjudice notable en tant que réminiscence des âges de la médecine empirique.

La disparition de ces notions sera, pour l'obstétrique, une des façons de justifier sa réputation de rigueur et de clarté.

Vu : le Doyen de la Faculté,
TIFFENEAU.

Vu : le Président de thèse,
JEANNIN.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris.
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

L. DEVRAIGNE. — L'Obstétrique à travers les âges.

— De la persistance de certaines notions et erreurs anciennes en Obstétrique. (*L'Orientation Médicale*, 1938.)

MICHEL LUXEREAU. — De quelques croyances populaires sur la grossesse et l'accouchement Th. Paris, 1931.

A. CASTIGLIONI. — Histoire de la Médecine.

PAUL GUÉNIOT. — Aperçu d'ensemble sur l'histoire de l'obstétrique, son évolution, ses progrès, ses tendances actuelles. (*Le Bulletin Médical*, 1923.)

R. CONDAMIN. — Un préjugé populaire : Les garçons viennent de l'ovaire droit et les filles du gauche. (*Lyon Médical*, 1929.)

CABANÈS. — Les secrets de l'Histoire.

P. VACHER. — L'inquiétude sexuelle.

ANATOLE LE BRAZ. — La Bretagne.

